

Les oiseaux la merveille

« C'est merveille », répètent Leopardi et Michelet. Michaux se dit « fasciné », Ponge exclame « sa surprise », Meens est « curieux » (en vrai, fou d'oiseaux à force de curiosité), Vinciane Despret « capturée ». Quant à Rachel Carson, elle a ancré toute sa pensée du désastre environnemental et son énergie de lanceuse d'alerte dans *Le Sens de la merveille*¹³⁸... L'émerveillement, l'admiration, la stupéfaction, le saisissement, l'attrait, le désir : voilà en effet les émotions qui surviennent quand l'oiseau « apparaît dans la vie d'un homme ». Il y a là comme une joie prise à ce qu'il y ait ces autres, à ce qu'ils soient tels : un courant d'intensités, des ricochets d'affections, une intensification de l'attention, la reconnaissance d'une importance, d'une rareté, et le désir de tourner vers elles tout l'effort de la compréhension. Ces émotions ont leur grammaire : celle de l'exclamation, sous ses formes lexicales ou syntaxiques (la ponctuation, la répétition, l'abondance, ou à l'inverse le mutisme, mais un mutisme adressé, souligné, qui s'expose : creusements prosodiques d'un « j'ai été touchée ! »).

Dans ces relations des émerveillants (de tous ceux qui nous « merveillent la vie », comme le dit Valérie Rouzeau des amis) aux émerveillés, se nouent toutes sortes d'attachements concrets. Ces attachements existent dans toutes les régions du monde (nulle part l'oiseau n'est un voisin indifférent : il a toujours une place très particulière dans les aventures du sens, les rites, les rêves, l'imagination, la conception même de la vie en commun), et ils sont de toutes sortes, embrouillant les valeurs : chasse, capture, observation, exhibitions, volières, élevages, compétitions de chants, de tirs, de vols...

138 Rachel Carson, *Le Sens de la merveille* <1965>, trad. Bertrand Fillardeau, Paris, José Corti, coll. « Biophilia », 2021.

À chaque situation sa pelote de liens, de dépendances plus ou moins réciproques, où s’emmêlent inextricablement relations de soin et de domination, admirations, tendresses et cruautés.

L’émerveillement, sa force d’évidence (*evidentia*, la clarté esthétique), c’est peut-être d’ailleurs ce qui continue de nous brancher aux oiseaux, et par eux momentanément au monde vivant. C’est-à-dire de nous attacher aux attachements, nous si débranchés, désaffiliés, désaffectés. « Il y a un instant où tout est clair, c’est l’oiseau qui nous l’offre » (Dominique Meens¹³⁹).

*

L’émerveillement accroche sur le visage un sourire, visé comme un soleil, il nous convoque : on admire, on est éblouie. Les choses merveilleuses, ad-mirables, les *mirabilia*, c’est ce qui suscite en effet l’enthousiasme, le plaisir, et parfois aussi la peur : ce qui produit sur nous un effet extraordinaire, par la vue et par les sens. C’est une notion majeure dans l’histoire des arts, notamment du théâtre baroque – de l’apparition de l’opéra, des machines scéniques et des changements à vue (et dans le développement de l’opéra, de ce chant conduit par *gli affetti*, les oiseaux ont eu leur importance). Mais ce n’est pas seulement une notion esthétique ; elle a aussi une grande place dans l’histoire des sciences : les « merveilles de la nature », *the wonders of nature*¹⁴⁰, peuplent la perception à mesure que l’on varie les dispositifs optiques, pour voir par exemple les choses en tout petit. Cela met l’accent, dans les arts comme dans les sciences, sur la re-

139 Dominique Meens, *Ornithologie du promeneur*, op. cit., p. 24.

140 Lorraine Daston & Katherine Park, *Wonders and the Order of Nature: 1150-1750*, New York, Zone Books, 1998.

lation entre une intensité du réel (une beauté, un miracle, un prodige) et le geste qui forcément lui répond, qui la fait résonner, qui l'honore en quelque sorte.

La fascination, elle, est ambivalente: elle attache mais sidère. Michaux « demeure sur place, contemplant » son oiseau, « Fasciné par son apparition / Fasciné par sa disparition ». Ponge est baba devant les hirondelles et ce qu'elles nous font: « elles nous mettent, elles nous jettent en position de spectateur ». La surprise est un affect plus heureux, qui réalise en quelque sorte l'altérité de l'autre: affirmation qu'il y a ça, si étonnant, que la vie peut aussi être comme ça !

Ce sont des émotions différentes donc. On pourra même dire que la sensibilité émerveillée, c'est par un autre bout une sorte d'inattention: une façon de mal honorer les oiseaux dans leur diversité, ou dans leur indifférence aux affects qu'ils produisent en nous, qui éprouvons cette sorte d'amour pour eux qui n'ont rien demandé (mais l'amour c'est un peu toujours ça); et une façon de mal honorer d'autres espèces, qui nous plaisent moins et dont l'extinction peine à nous émouvoir, à nous *retenir* – c'est la question des « espèces-parapluie », qui assument l'appel à l'inquiétude ou incarnent, sont capables d'incarner pour nous qui manquons d'imagination, le désastre écologique.

Mais toutes ces émotions, qui sont aussi des pensées, provoquent de fait quelque chose comme un « concernement », une *philia*: une amitié pour le vivant en général, et parfois les gestes qui viennent avec. (C'est au nom de ces émerveillements d'ailleurs que les oiseaux ont été les sujets privilégiés de l'histoire naturelle, et les premiers animaux « mobilisés » dans les mouvements de préservation la nature, c'est-à-dire de « sensibilisation » à l'écologie.) En sorte que l'intérêt pour les oiseaux fraie une sorte de chemin, à force d'attachements, hors du tunnel opaque qu'est la crise actuelle de

la sensibilité. La possibilité (pas forcément plus) d'un petit pas hors de cette crise de la sensibilité, puisqu'avec les émotions d'émerveillement (émotion : ce qui meut) viennent des mouvements : d'affût, d'attention, de quêtes – une quête de savoir et de rapprochement, mais aussi bien une quête de domination, de capture, ou d'appropriation.

*

Philia. Fabienne Raphoz, poète éprise d'oiseaux, a donné à son dernier livre ce sous-titre : « Carnets d'été d'une ornithophile ». Ce n'est ni un essai d'ornithologie, qui naîtrait d'une démarche savante ; ni un manuel de *birdwatching*, qui s'inscrirait dans une pratique réglée, socialisée, faite de techniques, de la fréquentation de sites favorables, du partage d'informations pertinentes, de rendez-vous et d'instruments (« Une longue-vue ! Voilà bien un ustensile qu'il me faut quelques minutes pour installer dans la direction de l'oiseau, lequel ne manque jamais d'avoir, pendant la manipulation, laissé place vide¹⁴¹ » ...) Non, c'est un livre inspiré par l'amour des oiseaux et le plaisir pris à leur existence.

La collection « Biophilia », dans laquelle vous lisez ce livre, soutient la même chose pour le vivant tout entier : son nom dit, je crois, que l'écologie aujourd'hui ne saurait être seulement une affaire d'accroissement des connaissances et des maîtrises, ni même de préservation ou de réparation, mais qu'il doit aussi y entrer quelque chose d'une *philia* : une amitié pour la vie elle-même, une passion pour la multitude de ses phrasés, un concernement, un souci, un attachement à l'existence des autres formes de vie et un désir de s'y relier vraiment. (L'observation des oiseaux fait d'ailleurs partie

141 Fabienne Raphoz, *Parce que l'oiseau*, Paris, Corti, coll. « Biophilia », p. 13.

de ces champs du savoir où les « amateurs » ont une grande part ; ceux qu'anime un amour des oiseaux, et plus généralement une amitié pour le vivant, contribuent en effet activement aux progrès de leur connaissance, par exemple au travers d'opérations de science participative, de campagnes de comptage (ce fut le cas pendant le confinement). Le Centre de recherches sur la biologie des populations, au sein du Muséum national d'histoire naturelle, s'appuie sur un partenariat entre amateurs et scientifiques, comme si, « par nature, l'ornithologie avait besoin des non-spécialistes, des observateurs enthousiastes, pour produire son savoir¹⁴² »).

Ornithophilie donc : joie des oiseaux soient là, surprise qu'ils existent et qu'ils soient tels, plaisir pris à la forme de leur présence – à ce qui nous apparaît comme leur gaîté, à la manière dont ils peuplent le ciel et ouvrent au-devant et au-dessus de nous un monde de lignes et de chants. Mais aussi, et surtout, vigilance quant à leur sort, et tristesse devant leur disparition. L'ensemble pourrait se définir en un geste de la main, de l'œil et du cœur que décrivent très bien ces mots du poète George Oppen : « ouvrir la fenêtre et dire, voyez, un monde existe », il est – pour quelque temps encore – rempli par ceux que j'aime.

*

« un chardonneret (parfois une troupe entière, tout l'émoi du monde¹⁴³) »

*

C'est en philosophe que Vinciane Despret fait, quant à elle, une place à l'éblouissement (à l'admiration et à la joie

¹⁴² Grégoire Lois, *Ce que les oiseaux ont à nous dire*, op. cit., p. 13.

¹⁴³ Dominique Fourcade, *Le Sujet monotype*, 1997, Paris, POL, p. 13.

que les oiseaux soient si beaux, chantent si bien, s'appliquent à des nids aussi spectaculaires) dans l'élan de certains ornithologues (certains surtout) pour les étudier et vouloir les comprendre. L'émerveillement devant les oiseaux n'est pas qu'une affection de poètes et de leur âme supposée tendre : il est moteur, c'est lui qui cause l'appétit de savoir, qui met en route l'attention, l'intérêt, et nourrit l'avidité d'observer. Vinciane Despret s'intéresse donc à la manière dont des savants sont saisis par leur objet d'étude, et elle souligne que ce saisissement, cet ébranlement, fait partie de la démarche scientifique, est une façon d'animer l'attention, de la cultiver, de l'intensifier.

Mieux : elle montre que les ornithologues « impressionnés » sont les plus à même de développer une pensée généreuse et émancipatrice, c'est-à-dire de privilégier les hypothèses qui rendent les oiseaux intéressants. De dépasser les préjugés, d'en finir (comme l'avaient aussi fait les scientifiques femmes dans la primatologie) avec la surévaluation de l'agressivité des comportements ou avec le désintérêt pour le chant des oiseaux femelles. Pendant longtemps en effet, l'idée que le territoire soit lié à un problème de compétition autour des femelles a dominé la scène scientifique, donnant lieu à des récits virilisés, truffés d'images guerrières, de la part de chercheurs qui ne se défaisaient pas de l'idée que les femelles sont des ressources pour les mâles. Vinciane Despret montre l'importance des dispositifs qui ont permis de rompre avec ces scénarios un peu trop bien huilés, des dispositifs qui se laissent tous comprendre comme des « intensificateurs de l'attention » : le comparatisme, intéressé aux variations ; et surtout le baguage, qui a permis de suivre et de considérer des oiseaux individuels. C'est une pratique de l'attachement, par laquelle le chercheur est lui aussi *tenu* (à la différence des collectes d'oiseaux, où l'on doit tuer pour étudier), et qui

réclame une culture du tact, une attention aux différences et aux spécificités. Le baguage, une *alliance*.

« Ainsi, dans notre famille, la question de savoir si la mésange 65290 passerait encore un hiver fut, pendant cinq ans, de toute première importance » (Aldo Leopold, *Almanach d'un comté des sables*¹⁴⁴).

*

L'importance qu'il y aura eu à suspendre les récits viriloïdes pour avancer en connaissance (et en protection) des oiseaux, on aurait déjà pu la constater dans la place qu'ont su prendre plusieurs femmes à la naissance de l'ornithologie comme pratique et comme science, notamment aux États-Unis. Même si, on s'en doute, leur carrière a connu toutes sortes d'obstacles et d'affaissements, et si leur rôle a laissé moins de traces dans le développement de la pensée environnementaliste que celui d'un Aldo Leopold ou d'un John Muir.

Graceanna Lewis est par exemple une figure passionnante, première femme ornithologue professionnelle, militante anti-esclavagiste (mais aussi dévote, créationniste et puritaine), elle a publié en 1868 *The Natural History of Birds*, et travaillé longtemps comme illustratrice scientifique, laissant un grand œuvre de dessins de sciences naturelles. Sarah Orne Jewett¹⁴⁵, elle, était une écrivaine régionaliste et une figure du féminisme ; son récit le plus célèbre, *The White Heron* (1886), retrace la quête ornithologique du petit héron blanc par une jeune femme, Sylvia ; elle a aussi été à l'origine du mouvement Audubon et de l'*Audubon Society*.

144 Aldo Leopold, *Almanach d'un comté des sables*, *op. cit.*, p. 119.

145 Voir Paola Loreto, « The Vocalisations and Silences of the Infrahuman in Sarah Orne Jewett's 'A White Heron' », *Green Letters, studies in ecocriticism*, 2021.

Et c'est comme une impulsion (un soutien) réciproque de l'écoféminisme et des oiseaux, où chacun(e) a rendu l'autre capable : les oiseaux ont permis, suscité, et pour ainsi dire ouvert la voie à ces tout débuts de l'écoféminisme, et donc à la participation des femmes à la naissance de la pensée environnementale (ils seront au cœur, évidemment, du discours d'alerte de Rachel Carson). Ainsi les (des) femmes ont contribué à la naissance de l'ornithologie comme discipline, et à la création de pratiques collectives et socialisées de protection des oiseaux.

*

Pour opérer des bifurcations, il a donc fallu d'autres manières de se rapporter aux oiseaux, des manières plus affectées, plus touchantes et plus touchées. Plus « humaines » en fait. – Je pense à Ponge, travaillant en moraliste à bien décrire les hirondelles, à bien les traiter dans la parole : « Soyons donc un peu plus humains à leur égard ; un peu plus attentifs ; considératifs ; sérieux ».

Être un peu plus humains à l'égard des oiseaux (faire vriller en ce sens tout soupçon d'anthropocentrisme ou d'anthropomorphisme, qui ne tient plus vraiment), être donc aussi un peu plus humains à l'égard des autres hommes, surtout des dominés, devoir cela à un art de l'attention : ce fut au cœur de l'aventure d'un savant étonnant, Tom Harrisson, qui participa aussi bien à la naissance de la culture du *bird-watching* qu'à celle de la sociologie des classes populaires en Angleterre. (Et je pense dans le même ordre d'idées à l'*Histoire naturelle populaire* de Charles Brongniart, dont tous les extraits concernant les oiseaux – et seulement eux ! – viennent d'être republiés).

Enfant, à Concordia (à la frontière des États-Unis et de l'Uruguay), Tom Harrisson « se prend de passion pour les oiseaux : il se fabrique une volière, en capture quelques-uns, les observe longuement, les dessine, s'évertue à décrire leur comportement. Il parvient même à apprivoiser un couple de colibris qui nichent dans un eucalyptus de la propriété familiale ». À l'internat en Angleterre, il entreprend l'inventaire des volatiles de sa région, et participe très jeune au grand recensement national des nichées de hérons lancé par Edward Max Nicholson, pionnier de « l'observation coopérative » et auteur d'un des premiers manuels de *birdwatching*; « un connaisseur d'un type inédit, en qui se conjoignent le savoir-faire du braconnier et la méthode de l'érudit », capable de s'embusquer contre le vent, mais aussi bien de se repérer dans les listes et les index.

Dans *Le Détail du monde*¹⁴⁶, Romain Bertrand explique combien cet art de l'attention rompt avec les pratiques de savoir précédentes, qui reposaient sur le besoin de tuer, ouvrir, pour voir *ce qu'il y a dedans*. Chez Audubon, qui pour connaître capturait et dépeçait, voir et tuer étaient quasi synonymes : « presque tous les oiseaux ont été tués par mes soins ». Les *birdwatchers* entendent au contraire connaître l'oiseau en le suivant sur sa piste d'existence. « Si nous avions aussi souvent pisté les animaux pour les observer que nous les avons traqués pour les abattre, combien plus riche serait notre savoir ! ». C'est désormais une attention aux comportements, aux façons d'apparaître et de se conduire dans la durée, dans des milieux, avec les autres. Une attention non seulement aux espèces mais aux environnements, aux paysages, aux relations (Harrisson a très tôt mis sur pied « un vaste réseau de 1300 *birdwatchers* afin de déterminer la population

¹⁴⁶ Romain Bertrand, « Le sociologue et l'oiseau », dans *Le Détail du monde, op. cit.*

globale et les habitudes de nidification du Grand glèbe huppé», et mis en lumière l'importance de préserver l'habitat de l'espèce, «rus, étangs, gravières inondées»). Et une attention qui impose de décrire en détail, de dire ce que l'on voit, de faire confiance à la surface des choses, de s'en remettre aux mots (et au dessin, à la fois mode de connaissance et tribut esthétique payé au vivant, comme chez les botanistes dont la science est mêlée de dessins, souvent splendides, à l'image de ceux de Francis Hallé). Romain Bertrand retrace donc plusieurs destinées de *birdwatchers* passionnés, chez qui il identifie «plus que de la curiosité : une infinie tendresse. Car dès que le comportement d'un être déroge à la règle de son espèce (...) voici que sur sa plumée s'ébauche une histoire, et presque un visage».

Il y a autre chose pourtant : Tom Harrisson a aussi contribué à la naissance de la sociologie populaire. En 1937, il lance le *Mass Observation Project*, pour fonder une «anthropologie de nous-mêmes», en savoir plus sur les gens et y voir de plus près. Et c'est «tout l'art de la description circonstanciée préconisée par les théoriciens du *birdwatching* qui vient ici au secours des enquêteurs (...) de bout en bout chaperonnés par Tom». Ses formes d'attention rapprochée le conduiront aussi à rédiger un réquisitoire contre le colonialisme, et un plaidoyer pour la préservation culturelle, où «ce n'est pas tant en moraliste qu'en naturaliste – c'est-à-dire en praticien d'une "histoire naturelle" de l'homme, attentive aux variations des mœurs et des milieux – que Tom s'emporte contre l'impérialisme britannique. Ce dont il tient grief aux apôtres de la "tutelle bienveillante" de l'Europe, ce n'est pas seulement de nier l'égalité des êtres, mais d'attenter à leur diversité, partant, d'amenuiser l'encours des apparences, qui sont tout ce que le monde nous concède pour le décrire». – D'une attention l'autre donc ; d'un intérêt réel pour les

formes et le divers des vies, à une politique de la description, et sur un même fond de destructions et de sensibilité à ce qui se perd.

Liens et captures

Elle a un jardin, elle a un merle dans son jardin, qui n'est pourtant pas son merle (pas plus que le jardin n'est au fond son jardin), mais quelqu'un, avec ses habitudes et son caractère. C'est « le merle de son jardin ». Et c'est lui qui a pris l'initiative, qui a choisi son jardin, et qui en choisissant ce jardin l'a fait un peu plus sien (pas exactement son jardin à elle, mais un jardin à elle accordé).

« Le merle de mon jardin est un oiseau commun
 mais c'est le merle de mon jardin ;
le merle de mon jardin est un oiseau commun
 mais j'ai aussi treize manières de le regarder ;
le merle de mon jardin est un oiseau commun
 mais il est à lui seul le voyage tout entier ;
le merle de mon jardin n'est ni le ciel ni la terre
 mais il les réunit ; (...)
parfois je suis un peu le merle de mon jardin
 car je le suis des yeux ;
ainsi, pour le dire autrement, l'œil du merle de mon jardin
et mon regard ne font qu'un, mais j'ai moins d'acuité pour
observer le merle de mon jardin
 qu'il n'en a pour me regarder, depuis le pommier ;
(...)
le merle de mon jardin se tait à la mi-juillet
 mais garde son sale caractère – je l'appelle souvent
the pipipissed off merle de mon jardin parce que j'ai un rap-

port passionnel avec la langue anglaise et le merle de mon jardin ;

le merle de mon jardin se merle de tout c'qui s'passe et passe dans mon jardin ;

(...)

Ceci étant :

le merle de mon jardin n'est sûrement pas *mon* merle, comme mon jardin n'est finalement pas *mon* jardin mais

le monde du merle de mon jardin et de quelques-uns, pendant l'été, pendant l'hiver, par instants ou bien alors, durant toute l'année, comme le merle de mon jardin : le milan, la buse, le faucon, le martinet, le coucou, le pic, la corneille, le geai, la pie, la pie-grièche, le rougegorge (...) le hanneton, le bousier, le taupin, le gendarme, la punaise, le criquet, la sauterelle, la guêpe (...) mais encore la verge d'or, la gesse, la balsamine, le trèfle, l'œillet, la centaurée, le millepertuis, la carotte sauvage, le coquelicot, la reine-des-prés (...) et tous les autres, que je n'sais même pas nommer, que j'n'ai même pas vus ou que j'ai acclimatés à mon jardin à l'inverse du merle de mon jardin qui lui a choisi mon jardin¹⁴⁷ ».

C'est en poème que ces choses-là se nomment, et se nouent : que l'attachement que Fabienne Raphoz a pour ce merle (un attachement où n'entrent donc ni possession, ni appropriation), que ses manières de savoir le suivre, tendent des cordes vers ce qu'il y a tout autour : le jardin (qui n'est pas à elle, qui n'est pas en sa possession, comment le serait-il, mais qui vit et croît en partie par elle, par ses soins et ses égards, et qui fait à son tour des choses pour elle, en sa faveur), le jardin donc, le milieu complet, avec ses composants, ses habitants, avec tous ses noms et jusqu'à tout ce qu'elle ne sait pas nommer,

147 Fabienne Raphoz, *Jeux d'oiseaux dans un ciel vide*, op. cit. p. 158-161.

qu'elle ne voit même pas. Un monde: « le monde du merle de mon jardin et de quelques-uns ».

Le lien au merle relie à tout le reste, car l'oiseau est lui-même attaché au monde, il y tient et le tient, c'est cela qu'il fait si bien: il n'est ni le ciel ni la terre mais il les réunit. Et c'est l'attachement pour cet oiseau attaché-attachant qui rattache au monde, qui branche (le mot s'impose), amarre au monde vivant. Attache celle qui le considère, l'attache au monde par l'oreille, le souci, la parole.

*

Mais l'émerveillement met aussi en quête de capture: on encage un éclat, on s'attache une liberté. Ça fait longtemps que ça existe, qu'on enferme les oiseaux pour avoir leurs couleurs et leur beauté à portée d'œil et de main, qu'on les mutilé (en leur brisant les ailes, en leur crevant les yeux) pour se les attacher quotidiennement – pour faire entrer leur chant dans la maison quoiqu'en cage souvent ils se taisent. C'est toute la culture des volières, qui est une négation de leur territoire mais un enchantement momentané du « nôtre », une métamorphose de l'habitat social, une parure sonore et chromatique inouïe qui serait capable d'élargir les dimensions de toute maison, de la faire monde (Baudelaire et le boudoir fané des *Petits poèmes en prose*: « Vous voyez que cela ressemble un peu à une cage très-distinguée, à une très-belle cage pour un très-grand oiseau »). Certaines espèces spectaculaires, comme le Diamant de Gould (petit passereau multicolore et, c'est vrai, stupéfiant), sont justement victimes de leur beauté, de l'émerveillement qu'elle suscite et de la rage de possession qu'elle provoque.

Objects of wonder, les oiseaux exotiques, notamment, se sont vite retrouvés dans les volières ou les musées; la collec-

tion d'oiseaux (et de plantes) est une pratique coloniale, à la fois du point de vue historique et du point de vue politique, où les bêtes sont les métonymies vivantes, tactiles, et surtout monnayables, de toute une mythologie des mondes sauvages. Approcher ces oiseaux, les toucher, les posséder, c'est un peu s'accaparer un monde, un état rêvé du monde, espérer en participer mais aussi le contrôler et le tenir, à force de *prises*. La construction des savoirs ornithologiques a d'ailleurs d'emblée été articulée aux mouvements de conquêtes, et les savants influencés par les marchands dans leur curiosité pour des oiseaux lointains, qui sont comme des « fragments de ciel coloniaux¹⁴⁸ ». Michelet voyait même les oiseaux des volières coloniales comme des frères réduits en esclavage, capables de nous en exposer le scandale : « Les esclaves ailés, sans savoir nos langues, n'expriment pas moins clairement la pensée de l'esclavage¹⁴⁹ ».

*

Dans les aventures de la capture, de la compagnie forcée, c'est toute l'ambivalence éthique de l'attachement qui se déploie. On capture parce qu'on est captivé, on capture parce qu'on aime et pour aimer de plus près. On emprisonne par amour, comme Marcel Albertine. Parfois ce n'est peut-être pas plus bizarre, ou vénéneux, que les histoires de cœur : on adore ceux qui n'en ont que faire.

¹⁴⁸ Sur les volières coloniales, et notamment l'apparition de la catégorie (plus marchande que naturaliste) des « oiseaux du Sénégal » autour du 19^e siècle, voir le travail de Julien Bondaz, notamment dans « Les pièges de la collecte. Techniques d'acquisition et collectes ethnographiques en Afrique (1928-1960) », *Techniques & Culture*, vol. 71, n° 1, 2019, p. 46-49.

¹⁴⁹ Jules Michelet, *L'Oiseau*, *op. cit.*, p. 243.